
TRACES – Travaux de recherches archéologiques sur les cultures, les espaces et les sociétés

Jean-Pierre Albert, Philippe Boissinot, Gérard Chouquer, Laurent Olivier et
Christine Delaplace



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/annuaire-ehess/22268>

ISSN : 2431-8698

Éditeur

EHESS - École des hautes études en sciences sociales

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2013

Pagination : 716-718

ISSN : 0398-2025

Référence électronique

Jean-Pierre Albert, Philippe Boissinot, Gérard Chouquer, Laurent Olivier et Christine Delaplace,
« TRACES – Travaux de recherches archéologiques sur les cultures, les espaces et les sociétés »,
Annuaire de l'EHESS [En ligne], | 2013, mis en ligne le 16 juillet 2015, consulté le 20 mai 2021. URL :
<http://journals.openedition.org/annuaire-ehess/22268>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

EHESS

TRACES – Travaux de recherches archéologiques sur les cultures, les espaces et les sociétés

Jean-Pierre Albert, Philippe Boissinot, Gérard Chouquer, Laurent Olivier et Christine Delaplace

Jean-Pierre Albert, *directeur d'études*
Philippe Boissinot, *maître de conférences*
Christine Delaplace, *maître de conférences à l'UTM*

Continuités, ruptures, chaos : les transformations sociales au regard de l'anthropologie, l'archéologie et l'histoire

- 1 LE fait d'y prouver quelque chose plutôt que rien, est dans la définition minimale d'une science. Or, l'archéologie peut parfois se targuer d'apporter des preuves que d'autres disciplines, trop dépendantes des points de vue des acteurs, ne peuvent fournir : ainsi en est-il d'un examen des poubelles d'une ville américaine (*garbage project*) qui livre des renseignements incomparables sur la consommation réelle de ses habitants, lesquels auraient certainement minimisé leur gaspillage dans un entretien ; mais s'agit-il vraiment d'archéologie dans ce cas-là ?
- 2 Pour être un site archéologique, encore faut-il ne pas être truqué, être conforme à ce qu'il est supposé être – même si on l'ignore généralement, en se contentant de la confrontation avec quelques standards. À partir de cette certitude, il sera possible de prouver quelque chose. Les régimes probatoires ne sont jamais tant sollicités que dans les controverses, et celle de Glozel rappelée par Philippe Boissinot (TRACES), pas vraiment close à ce jour, est particulièrement instructive. Dans les moments qui suivent et accompagnent la découverte du site, les stratégies d'authentification par le contexte

se sont avérées insatisfaisantes ; puis l'analyse directe des mobiliers a un temps disculpé les supposés manipulateurs, avant qu'une nouvelle fouille conclue à l'absence de site archéologique sur le terrain. Mais, si truquage il y a eu, nous ignorons toujours comment il s'est opéré, ce qui constituerait une preuve définitive de faux.

- 3 La question générale de l'authenticité a été examinée par Jean-Pierre Albert (LISST), Après s'être interrogé sur la manière de certifier une authenticité dans le cadre de quelque science que ce soit, il s'est appliqué à la notion relative aux traits culturels plus spécifiquement employée par les anthropologues, en dénonçant la recherche effrénée des premiers contacts ou des contextes « purs » censés présenter de meilleures garanties de cohérence. La folklorisation est alors envisagée comme une manière de contrôler la catégorie de l'authenticité.
- 4 Sébastien Plutniak (LISST) est revenu à la question de l'archéologie communément présentée comme science des traces du passé. Ces traces sont engagées pour prouver la réalité de phénomènes humains, temporellement distants mais néanmoins (en partie) reconstituables. Cette perspective est confrontée à deux thèses mettant en difficulté la notion de temps et le maintien d'une posture réaliste : le subjectivisme de Von Uexküll et l'affirmation de l'irréalité du temps de Mac Taggart. Une fois présentées les difficultés qu'impliquent ces deux conceptions pour l'archéologie, leur possible dépassement est finalement examiné.
- 5 En reprenant les analyses de Francis Chateauraynaud, Philippe Boissinot (TRACES) a examiné le rôle du tangible comme preuve en archéologie. Si l'on admet que toute opération archéologique correspond à un embrayage de la question : qu'y a-t-il ici dans cet agrégat ? vers : que s'est-il passé ici ?, seule la première relève de cette thématique, la seconde nous ramenant dans le domaine des présomptions des sciences socio-historiques ; mais encore faut-il se mettre d'accord sur la qualification des choses mises au jour et les procédures de leur extraction qui doivent être rendues publiques, faute de pouvoir être reconduites.
- 6 En historiographe, François Bon (TRACES) a abordé la question de la construction des savoirs et enjeux de pouvoirs à propos du baptême des cultures paléolithiques, où tout inventeur doit faire la preuve de la pertinence de son découpage spatio-temporel, de l'utilité de l'introduction d'une nouvelle entité et de sa capacité à résister à l'accumulation des découvertes.

Philippe Boissinot, *maître de conférences*

Gérard Chouquer, *directeur de recherche au CNRS*

Laurent Olivier, *conservateur au musée d'Archéologie nationale*

Épistémologie de l'archéologie

- 7 LE problème de la destruction est inhérent à la recherche archéologique : non seulement, les vestiges mis au jour le sont effectivement car ils sont détruits, volontairement ou involontairement, sinon ils ne seraient point archéologiques, mais encore, les archéologues eux-mêmes, en effectuant des fouilles, détruisent à leur tour ce qui s'était finalement stabilisé dans des agrégats.
- 8 Laurent Olivier s'est demandé si l'on n'a pas sous-estimé le rôle de la destruction en archéologie qui serait la norme plutôt que l'exception ; et si cet agir ne serait pas

particulièrement caractéristique de notre époque – comme culture, ou période archéologique – qui pousserait les processus de destruction à une échelle jusqu'alors inconnue dans l'histoire des sociétés humaines. L'époque post-industrielle dans laquelle nous sommes désormais engagés ne serait-elle pas alors un nouvel *âge de la Destruction*, qui en serait la manifestation archéologique distinctive ?

- 9 Sébastien Plutniak a évoqué l'histoire et les enjeux de la taphonomie, généralement considérée comme un ensemble de méthodes auxiliaires permettant de saisir empiriquement l'altération des objets archéologiques. Venue des sciences naturelles, cette approche peut être nourrie des apports récents de la sociologie de l'objet pour proposer une réflexion sur le statut de l'artefact en archéologie. L'archéologie est ici envisagée comme l'étude du rapport entre les objets matériels, en tant qu'ils sont persistants, et l'action humaine. L'objet altéré et son devenir sont remis au centre de l'interrogation archéologique, qui apparaît alors comme une taphonomie généralisée.
- 10 Philippe Boissinot a exposé quelques-uns des outils de l'ontologie utiles pour décrire ce qui se joue réellement dans la pratique archéologique. Catégoriser le monde n'est pas une opération sur laquelle tous les métaphysiciens s'accordent : faut-il par exemple, à côté des substances et des propriétés, définir des événements comme des entités supplémentaires ? – les unes et les autres étant engagés dans ce que l'on appelle destruction. Certains, à l'instar de Whitehead nourri par la théorie de la relativité, seraient enclins à n'envisager que des événements comme des points d'intersections de différents processus. La conception la plus utile pour l'archéologue est celle qui tient compte de l'échelle mésoscopique à laquelle on appréhende les agrégats archéologiques, donc celle des substances avec un questionnement méréo-topologique, pour ne poser les questions processuelles que dans un deuxième temps ; et cette nette séparation est la garantie d'une enquête bien menée.
- 11 Une deuxième journée a été consacrée à des aspects relevant plutôt de l'archéogéographie. À partir d'un bilan très récent des connaissances acquises sur cet objet géographique et historique qu'est la centuriation, et à propos duquel un basculement épistémologique avait été suggéré dans un article récent des *Annales*, Gérard Chouquer (ARSCAN) a proposé de réfléchir aux raisons qui font qu'une structure formelle se maintient ou non, se transmet ou pas, agit dans la durée ou au contraire plus dans le circonstanciel. Prenant appui sur l'idée d'une incessante recomposition des éléments dans le temps – dont la destruction –, il a tenté d'établir ce que pourrait être une « histoire » des centuriations.
- 12 Magali Watteaux (ARSCAN) a expliqué pourquoi les concepts de « dégradation/disparition » ne semblent pas constituer la bonne entrée en archéogéographie, car cela renvoie à une lecture des formes des paysages désuète, dominée par la métaphore du paysage-palimpseste, traduisant elle-même une conception linéaire et continuiste de l'évolution des formes, laquelle est d'ailleurs héritée des archéologues. Un effort doit être fait pour expliquer à des non-archéogéographes pourquoi il convient d'abandonner cette lecture et par quoi il faut la remplacer.
- 13 Enfin, Sandrine Robert (ARSCAN), à travers des exemples très précis choisis dans le domaine urbain, a illustré comment – de manière *a priori* paradoxale – l'organisation peut naître du désordre, forme et fonction n'étant pas aussi rigidement associées qu'on le croit, la destruction de la seconde n'entraînant pas forcément la première, laquelle peut avoir une certaine autonomie.

INDEX

nomsmotscles Travaux de recherches archéologiques sur les cultures, les espaces et les sociétés
- TRACES